

CHAPITRE 5

LE MÉPRIS DE LA SOCIÉTÉ

ThuVan était bien enceinte à la suite de sa pitoyable rencontre avec son mari. La première personne qu'elle mit au courant fut Madame Tran.

Elle avait tout raconté à sa mère qui n'avait su comment la reconforter et conseiller.

ThuVan ne se sentait pas le courage d'en parler à son père toutefois sa mère le sachant, tôt ou tard, son père l'apprendrait.

Ce soir là, à l'heure du repas, autour de la table, tous les trois étaient assis, graves et silencieux. Sa mère mangeait du bout des lèvres et de temps à autre soupirait tandis que son père semblait perdu dans ses pensées lointaines.

- Mieux vaut, se disait-elle, que je sois grondée que de rester là, à attendre la sentence comme une coupable qui attend du tribunal sa condamnation à la peine capitale.

La première, elle éleva la voix:

- Pardonne-moi, j'ai aimé un vaurien, qui vous a fait de la peine. Je... me... repens... Je...

Etouffée par l'émotion, elle ne pouvait plus continuer. Alors, avec une extrême douceur, Monsieur Tran leva ses yeux vers sa fille et dit:

- Tu n'as commis aucune faute envers nous, ma fille. Si ton mari est un rustre et te fait souffrir, la faute m'en incombe. C'est moi qui lui ai accordé ta main. Ta physionomie, ton port ne semblent pas ceux d'une personne appelée à souffrir et pourtant tu n'as pas échappé à ta prédestination. «Les belles femmes ont un sort malheureux».

C'était vrai! La beauté de ThuVan était aérienne, pure, respectable. Ses yeux reflétaient la douceur, sa bouche toujours fraîche semblait, à chaque instant, sourire.

Quand on la regardait, on ne pouvait pas savoir qu'elle était malheureuse, même quand ses yeux s'embrouillaient de larmes.

Les paroles de son père avivaient ses souffrances. Ses larmes étaient sur le point de jaillir, s'efforçant de dominer l'émotion qui l'étreignait, elle leva les yeux vers le mur...

Soudain ses yeux rencontrèrent ceux de la Sainte Vierge, qui du fond du tableau, semblait lui recommander:

«Autrefois, quand j'ai reçu le message de l'archange Gabriel m'annonçant ma conception miraculeuse, le monde me méprisa, m'abandonna. Cependant, à cause de mon fils, j'ai tout accepté. Tu ne dois pas renoncer à la lourde responsabilité d'une mère. Aie le courage d'accepter l'enfant qui est dans ton sein, même si la société te méprise. Le genre humain appartient à Dieu. Ton enfant appartient également à Dieu. Tu n'as pas le droit de le tuer».

Pour ThuVan, les conseils de la Sainte Vierge étaient aussi des avertissements. Elle se sentait glacée et dit en tremblant:

- Je garderai mon enfant et l'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Son père, l'ayant entendu, l'approuva:

- J'espère aussi que tu tiendras cette promesse. Sois vaillante, courageuse pour accepter toutes les choses désagréables à venir. Il s'agit d'un grand défi que Dieu t'a lancé pour éprouver ton amour maternel.

Madame Tran, tout à coup, soupira:

- Quelle pitié pour cet enfant qui va naître. Il a bien un père et pourtant il sera considéré comme un enfant naturel.

Sur les conseils de ses parents, ThuVan fit une visite à la mère de Thy pour la mettre au courant de sa situation. Et dès lors, elle resta cloîtrée chez elle.

Cependant, au cinquième mois de sa grossesse, elle fut obligée d'aller voir son médecin accoucheur.

Dans la salle d'attente du docteur Tu, il a y avait beaucoup de clientes. Naturellement nombre d'entre elles connaissaient ThuVan. Et elles savaient que son mari était parti il y a belle lurette, faire ses études à l'étranger. La voyant enceinte, elles chuchotaient entre elles mais assez fort pour que ThuVan pût les entendre.

- Comme c'est curieux, n'est-ce pas? Est-ce que le mari de cette dame n'était pas parti?

- Oui! Bien sûr, ça fait déjà presque deux ans.

- Alors, comment se fait-il qu'elle soit enceinte?

- Mais, voyons, c'est d'un autre homme!

- Quelle femme de rien!

- Chut! Comment, vous ne saviez pas? C'est une fille de famille, un modèle d'éducation achevée et parfaite.

Que les gens ironisent, critiquent, attaquent... ThuVan faisait la sourde oreille et lisait attentivement son journal.

En vérité, elle ne pouvait pas lire car ses oreilles bourdonnaient, sa tête lui faisait mal. Chaque parole malveillante lui poignardait le cœur au point qu'elle crut ne plus pouvoir endurer ses souffrances.

Elle désirait que son tour de consultation vînt vite. Mais les minutes s'éternisaient! Les femmes ne lâchaient pas prises. L'une d'elle lui arracha brutalement le journal et la toisa:

- Dis donc! Ce journal est pour tout le monde. Tu peux manquer d'éducation chez toi, mais ici, il faut être poli.

ThuVan supporta tout cela avec patience. Elle allongea le bras pour prendre le magazine restant sur la petite table. Soudain la femme à côté d'elle qui, la tête appuyée sur le bord de la chaise, semblait endormie, se leva, s'empara du magazine et railla:

- Un si beau visage! Laisse-le à découvert pour que tout le monde puisse le contempler, voyons! Qu'a-t-il de honteux que tu le caches avec le journal?

Et sept, huit, femmes de rire aux éclats. Alors une autre femme, la figure taillée en pointe, quitta sa chaise et se dirigea avec son ventre énorme vers ThuVan, les yeux grand ouverts, les joues gonflées tel un serpent venimeux, prêt à mordre.

ThuVan, effrayée, baissait la tête.

Qui pouvait se douter que cette femme allait lui empoigner les cheveux, lui relever la tête et dire à la ronde en s'esclaffant:

- Mesdames! Regardez bien, s'il vous plaît! Cette jolie femme de notre province qui se prostitue aussitôt que son mari est parti.

ThuVan essayait de dégager ses cheveux qui lui faisaient mal. Mais au lieu de les lâcher, l'autre les tirait de toutes ses

forces, vers le haut et le bas. Elle ne se doutait pas que ses frêles jambes ne pouvaient supporter à la fois son gros ventre et les efforts qu'elle faisait. Alors, elle perdit l'équilibre et tomba lourdement par terre.

Les cheveux libérés, ThuVan n'eut pas le temps de reprendre ses esprits, elle perçut plusieurs voix criant:

- Mon Dieu! Cette putain vient de renverser Madame Thuan.

Le tumulte régnait dans la salle d'attente du docteur, quelques femmes frappèrent à la porte de son cabinet pour l'appeler au secours, quelques autres relevèrent péniblement Madame Thuan, tandis que d'autres se ruaient sur ThuVan, la rouaient de coup... À la fin elle perdit connaissance sans pouvoir proférer un seul mot.

Quand elle eut repris connaissance, elle était dans le cabinet. Le docteur Tu, assis sur un tabouret, près d'elle, la regardait, les yeux pleins de commisération.

Elle se souleva, l'air hagard, demanda:

- Comment se fait-il que je sois couchée ici?

Et avant que le docteur eut le temps de répondre, elle lui saisit l'épaule et cria:

- J'ai fait une fausse-couche? Je...

Le docteur secoua la tête, la recoucha et tout doucement lui dit:

- Chère Madame! Ne vous effrayez pas. Votre grossesse suit son cours. Vous n'avez rien à craindre. J'ai seulement peur des tracasseries auxquelles vous risquez de vous heurter.

Ce que le docteur venait de dire lui rappela qu'elle avait été battue tout à l'heure dans la salle d'attente. Alors, prenant le docteur à témoin, elle s'expliqua:

- Je n'ai rien fait à ces dames, elles se sont mis tous ensembles pour me chicaner et ensuite m'accuser d'avoir poussé Madame Thuan. Docteur! Vous ne croyez pas ce qu'elles ont dit, n'est-ce pas?

Le docteur la tranquillisa:

- Comment les croire? Quand mon infirmière a ouvert la porte, elle a vu qu'on était en train de vous maltraiter. Naturellement, ces dames disaient que c'est vous qui avez poussé Madame Thuan, qu'elles avaient été amenées à la défendre. Je leur ai demandé pour quelle raison vous auriez poussé Madame Thuan. Là, personne n'a pu me répondre. Mais personnellement j'avais deviné comment cela s'était passé.

Le plus intrigué par la grossesse de ThuVan était le docteur Tu. À de nombreuses occasions, il avait été en relation avec son père, Monsieur Tran, qui était connu pour un homme vertueux, bon, et simple.

L'année dernière il avait suivi la grossesse de ThuVan jusqu'à la naissance de VanLong. Ce qui lui avait permis de connaître cette femme honnête, douce et modeste. Mais ce qu'il admirait le plus chez elle c'est que, bien qu'elle fût d'une famille noble, bien qu'elle fût la reine de beauté de la province, elle n'était ni orgueilleuse, ni maniérée comme le sont beaucoup d'autres jeunes filles. Sa voix était caressante et claire. Elle avait des yeux doux de bichette. Son visage était d'une beauté difficile à décrire, d'une pureté angélique. On aurait pu la comparer aux déesses de nos vieilles légendes.

Quand elle lui avait téléphoné pour prendre rendez vous, elle n'avait pas dit clairement pourquoi. Ce fut son infirmière qui lui avait rapporté qu'elle avait été très surprise d'apercevoir, lors de l'arrivée de ThuVan dans la salle

d'attente, qu'elle était enceinte. Cette nouvelle le surprenait aussi. D'une part, parce Thy était absent depuis longtemps, et d'autre part, parce qu'elle ne lui avait pas dit à quel moment Thy était revenu. Comment aurait-elle pu concevoir si elle n'avait pas eu un amour extraconjugal?

Il se proposait, lors de l'examen médical, de lui demander quand Le Thy était revenu. Car il refusait l'idée qu'une femme comme elle pût avoir des aventures amoureuses.

Mais il ne se doutait pas que dans la salle d'attente, elle avait été outragée par ses clientes.

Toute fois ce qui le plus retenu son attention c'était que quand ThuVan avait repris ses esprits, elle ait éprouvé une grande frayeur à l'idée de faire une fausse couche et n'éprouvait aucune honte d'être enceinte.

Habituellement, les aventurières qui se trouvent enceintes cherchent à se faire avorter pour n'avoir pas à rougir de leur enfant.

Le comportement de ThuVan faisait naître chez le docteur Tu l'idée que l'enfant qu'elle portait était celui de Thy.

Alors, en souriant, il demanda:

- Quand Monsieur Le Thy est-il revenu vous voir? Depuis quand est-il reparti?

La question du docteur Tu fit pâlir ThuVan. Elle croyait qu'il savait que son mari était parti avec les communistes, elle nia avec volubilité:

- Non, docteur! Mais non, docteur! Il est en Suisse en ce moment. Vous le savez bien, il n'est jamais revenu.

Sa dénégation, son air épouvanté faisaient que le docteur la regardait fixement. Il n'arrivait pas à comprendre sa situation.

De façon inattendue, elle se releva en disant:

- Docteur! Je me sens bien maintenant. Est-ce que je peux rentrer chez moi si vous avez fini de m'examiner?

- Mais naturellement, Madame, vous pouvez partir. Votre grossesse suit normalement son cours. Vous n'avez rien à craindre. Seulement vous ne devrez plus revenir ici. Chaque fois je viendrai vous voir chez vous. De cette façon vous éviterez les ennuis du genre de ceux qui viennent de se passer tout à l'heure.

ThuVan, suffoquée d'émotion, serra la main du docteur:

- Je..., docteur, je vous remercie infiniment.

Elle se leva, se rhabilla et prit congé. Il lui serra très fort la main et dit sur un ton sincère:

- Ma qualité de médecin mise à part, vous pouvez avoir confiance en moi comme si j'étais quelqu'un de votre famille. Ne vous gênez pas pour me déranger chaque fois que vous avez besoin de moi.

- Merci mille fois, docteur. Entendu! Je me souviendrai de votre bonté.

Pour éviter les tracas qui pourraient survenir à ThuVan, le docteur avait demandé à son infirmière de l'accompagner et de la mettre dans un taxi.

L'instant d'après elle arrivait chez elle.

Après avoir réglé son taxi, elle pénétrait dans la maison mais son âme était encore remplie d'un singulier vertige, comme si elle venait de sortir d'un affreux cauchemar.

* *

ThuVan cacha soigneusement à ses parents ce qui lui était arrivé chez le docteur Tu.

Cependant quelques jours après, l'opinion publique s'était emparée de la nouvelle de son agression. Cet événement humiliant fut commenté avec plus de sévérité encore que son mariage. L'affaire avait fait si grand bruit que les Tran avaient fini par tout savoir.

Bien qu'ils eussent prévu que leur fille serait objet de mépris, ils étaient loin de penser que l'on pût être cruel et inhumain à ce point.

Partout maintenant les gens chuchotaient à propos de l'enfant que portait ThuVan.

Comme depuis son mariage et surtout depuis la naissance de VanLong, ThuVan voyait très peu d'amis et sortait rarement, son amant hypothétique était devenu un être mystérieux.

Or, plus une chose est mystérieuse plus on cherche à en percer le mystère. Beaucoup de femmes passaient leur temps à épier les inconnus qui entraient ou sortaient de chez les Tran. Elles en étaient pour leur peine! Cependant elles ne se décourageaient pas pour autant. Avec des cadeaux elles tentèrent d'acheter la servante des Tran, dans l'espoir qu'elle leur livrerait quelque secret.

Mais, contre toute attente, Nga leur disait:

- Moi-même, je ne comprends rien à la grossesse de ma jeune maîtresse. Elle restait avec son fils du matin au soir. En dehors de sa tante et sa belle-mère, je ne voyais point de visiteurs. L'année dernière, avant la naissance de VanLong, de temps à autre, son beau-frère Monsieur Le Thanh venait la

voir. Mais depuis qu'il a rejoint l'école des officiers à Dalat, il n'est plus jamais revenu.

L'enquête ne donnant rien du côté des Tran, on cherchait du côté de Madame Le Than, la belle-mère de ThuVan, qui se contentait d'écouter sans prononcer le moindre mot.

Impuissante à découvrir l'amant mystérieux de la belle provinciale, avec le temps, l'opinion publique se calma.

* *

Ce jour là, Monsieur Tran arrivant à l'école, vit tout de suite que les élèves et les professeurs étaient en pleine effervescence au milieu de la cour.

Dès qu'il sortit de la voiture, son adjoint, accourut le saluer et lui dit que tous les murs de l'école étaient barbouillés de dessins et qu'il avait donné l'ordre au concierge de les faire disparaître.

- Qui a dessiné? On a dessiné quoi? demanda-t-il.

- Il se pouvait que des inconnus aient de nuit escaladé les murs et dessiné. Il se pouvait aussi que ce matin de bonne heure, des élèves aient exécuté cette besogne.

- Et qu'avaient-ils dessiné?

Son adjoint ne répondait pas. Mais Monsieur Tran avait soudain deviné partiellement de quel genre de dessin il pouvait s'agir.

Il fit le tour des classes. Et là où le concierge n'avait pas encore eu le temps de gratter et de laver les murs, il put voir le portrait d'une femme avec un gros ventre sur lequel était dessiné un point d'interrogation. Au-dessous du portrait on avait écrit le nom de sa fille.

Il resta là, calme, silencieux, puis regagna directement son bureau, où il s'assit immobile, interdit.

L'établissement scolaire est un lieu sérieux. Il était proviseur depuis dix ans. Il était estimé et respecté de tous, professeurs et élèves.

Aujourd'hui, la grossesse de ThuVan soulevait des protestations qui gagnaient le lycée.

Cette situation ne pouvait plus durer. Pour que les gens oublient il fallait que ThuVan quittât cette province.

Il n'est pas certain que le Ministère de l'Education Nationale lui accorde une nouvelle affectation.

D'autre part, originaire de Mytho, sa province natale, qui prendrait soin de sa maison s'il changeait de poste? Et puis sa femme serait malheureuse d'avoir à aller dans une autre province s'adapter à une nouvelle vie.

Cependant, s'il fallait que ThuVan parte, où irait-elle? Elle avait été abandonnée par son mari; lui, son père, aurait-il le cœur de l'abandonner à son tour, dans des circonstances si douloureuses?

Alternative déchirante, à laquelle il ne trouvait pas d'issue. Miné par la tristesse, il resta inactif toute la matinée.

Au repas de midi, son visage las trahissait les soucis dont il était accablé. Rien qu'en le regardant, Madame Tran devina qu'il avait dû se passer quelque chose de grave. Elle le pressa de questions. Mais il ne voulut rien dire à cause de la présence de sa fille.

Convaincue que ce que son père ne voulait pas révéler la concernait, ThuVan éleva la voix:

- Papa, bien que tu ne veuilles pas en parler, j'avais le pressentiment que c'est à cause de moi que tu as été ennuyé au

lycée. Tu sais, il y a belle lurette que je suis habituée au mépris. Alors, raconte, dis-moi tout ce qui s'est passé aujourd'hui.

Ne pouvant plus se taire, Monsieur Tran relata ce qui était survenu au Lycée et révéla son intention de demander aux autorités administratives une autre affectation.

Après avoir écouté son père, ThuVan dit, d'un ton déterminé:

- Je ne puis continuer à vivre dans cette province, je veux aller à Saigon chercher du travail. Dans la capitale où personne ne s'occupe de personne, je suis persuadé que je ne rencontrerai pas ces situations insupportables.

Madame Tran intervint:

- Tu as raison, ma fille! Je pense que tu seras plus tranquille à Saigon qu'en province. Seulement, ton enfant est encore très jeune et tu vas en avoir un autre bientôt. Comment pourras-tu t'en tirer convenablement toute seule? Et puis, comment trouver à te loger?

Voyant que sa femme était d'accord de laisser sa fille partir à Saigon, Monsieur Tran dit:

- Et bien, demain tu iras voir ma cousine. Vous deux, vous trouverez bien quelque chose à louer ou à acheter pour notre fille. Je pense que l'argent de mon compte en banque sera suffisant. Ensuite, tu n'auras qu'à rester là avec ThuVan.

- Ce que tu décides est parfait. Mais, dis-moi, si je reste à Saigon avec notre fille, qui s'occupera de toi ici?

- Ne t'en fais pas, chérie! Je saurai me débrouiller tout seul.

ThuVan secoua la tête, et profondément émue, dit:

- Maman! Papa! Donnez-moi seulement de quoi vivre à Saigon, maman n'aura pas besoin de vivre avec moi. Je désire seulement que Nga vienne avec nous pour s'occuper de VanLong pendant mon accouchement à l'hôpital.

Comme ses parents ne disaient rien, elle poursuivit:

- Je suis jeune, mais je suis déjà mère. Je voudrais me débrouiller toute seule et ne pas vivre toujours à vos crochets. Je veux faire face à la vie, lutter pour mes enfants, ne pas me laisser marcher sur les pieds.

- Tu as parfaitement raison, ma fille. Je suis d'accord. Tu peux aller vivre à Saigon en toute indépendance. Mais avant tout, il faudra trouver un logement.

Les difficultés semblant aplanies, Monsieur Tran regagna le lycée. Madame Tran prépara ses bagages.

ThuVan restée seule dans le salon, regardait dans le vide... Elle était venue au monde dans cette maison et y avait grandi.

Tout dans cette maison, depuis la table, la chaise, jusqu'aux bouquets de fleurs et aux touffes d'herbes... quels qu'ils fussent, ils lui apportaient beaucoup de souvenirs.

Souvenir des jours d'enfance quand elle gambadait de ci, de là... dans le jardin. Souvenir de jeune écolière peuplée de rêves... quand elle capturait des papillons, cueillait des fleurs... souvenir d'un mois de lune de miel avec son mari, des soirs assis dos contre dos sur le banc de pierre en écoutant siffler le grand vent et en regardant les nuages courir dans le ciel...

Pendant vingt ans, elle avait vécu dans cette maison, choyée, adulée, sans souci, à l'abri, sous les yeux protecteurs

de ses parents qui lui prodiguaient un dévouement et un amour infinis.

Durant vingt ans, elle avait marqué l'empreinte de ses pas sur chaque pierre, sur chaque brique, partout...

Et puis, demain, elle relèguerait tous les souvenirs merveilleux des vingt années passées pour aborder secrètement une voie nouvelle et inconnue... certainement pleine d'embûches et de dangers.

Et elle se demandait si seule avec ses deux jeunes enfants, elle aurait assez de forces pour avancer sur cette route.

Toute chagrinée, elle quitta le salon, se dirigea d'un pas hésitant vers la sortie.

La rue qui passait devant la maison avec sa double rangée de hauts arbres cachant le soleil était éclairée d'une luminosité éclatante.

Les rayons lumineux s'insinuant entre les feuilles scintillaient, étincelants, pareils à des centaines de milliers de lanternes fleuries suspendues aux branches des arbres. Ce qui donnait à ThuVan l'impression que tout le quartier était en train de se mettre en fête pour l'accompagner une dernière fois.

Emue et mélancolique, elle marchait d'un pas régulier sur le chemin des adieux...

Soudain ThuVan entendit des cris et des rires. Revenue à elle, elle vit une bande d'une dizaine d'enfants de huit à douze ans se diriger d'un pas décidé et rapide dans sa direction.

Avant qu'elle pût réagir, ils se ruèrent sur elle et, se tenant par la main, l'encerclèrent. Alors, ils dansèrent en chantant:

«La femme sans mari mais enceinte!

«Quel monde étrange?

«La femme enceinte sans mari,

«N'est-ce pas étonnant, hi hi...

Petit à petit le cercle se resserrait autour de ThuVan et la pressait. Elle tentait de s'échapper, mais en vain. D'une voix suppliante elle leur disait:

- Soyez gentils, laissez-moi partir!

La voyant les implorer, les enfants s'acharnaient avec plus de violence sur elle. Les uns la poussaient, les autres la renvoyaient...

Enceinte de sept mois, frappé de frayeur, elle s'évanouit.

Tout à coup elle avait l'impression qu'elle était tombée dans les bras de quelqu'un, que la bande des gosses se dispersait en même temps qu'une voix criait:

- Oh, les chenapans! Allez, fichez le camp!

Ayant repris conscience, ThuVan ouvrit les yeux et vit son sauveur qui n'était autre que le docteur Vo Hoang. Suffoquant d'émotion, elle voulait le remercier. Mais le docteur ne lui en laissa pas le temps, il lui dit doucement:

- Vous ne devez pas sortir toute seule. Les enfants ici, poussés par les grandes personnes sont diaboliques. Il vaut mieux que vous n'alliez nulle part toute seule.

C'est vrai! Tout à l'heure elle marchait sans but quand à vingt mètres de chez elle, elle avait rencontré cette bande de gosses. Heureusement que cela s'était passé devant la consultation du docteur Vo Hoang qui avait l'habitude de regarder par la fenêtre et qui avait vu les enfants l'assiéger.

Voyant sa figure encore toute pâle de peur, Hoang soucieux, demanda:

- Comment vous sentez vous? Est-ce que ces galopins vous ont touchée?

ThuVan secoua la tête. Un peu rassuré, Hoang l'aidait à avancer:

- Je vous conduis chez moi. Vous vous reposerez un moment dans mon cabinet.

De peur d'y rencontrer les clientes du docteur, elle déclina aussitôt son invitation.

- Merci docteur! Je rentre chez moi. Je crains d'y...

Ayant pu comprendre la raison de sa crainte, Hoang la tranquillisa en souriant:

- Je n'ai pas de patients aujourd'hui. Si vous ne désirez pas vous reposer dans ma consultation, je vous reconduirai chez vous.

- Je sens... Je crois que je suis capable de rentrer toute seule. Je n'ose pas vous importuner.

- Ne craignez pas de me mettre à contribution. J'aimerais bien avoir quelqu'un avec qui échanger des idées et bavarder un peu. Et même, si vous ne me le permettez pas, je veux quand même vous reconduire chez vous. De cette façon je serai tranquillisé.

Sachant qu'elle ne pouvait contrecarrer l'intention de Hoang, ThuVan silencieusement avança. Hoang, marchant à côté, sans raison apparente était aussi silencieux, bien que, du profond de son cœur, il eût voulu dire beaucoup de choses.

Depuis des mois, depuis que l'opinion publique faisait du bruit à propos de la deuxième grossesse de ThuVan, il souhaitait la rencontrer pour la reconforter. Il voulait aussi lui donner l'assurance que même si cette société la méprisait, la rejetait, lui, il la considérait toujours respectueusement.

Il aimait ThuVan depuis des années. Depuis ce bel après-midi ensoleillé, où, désœuvré, il avait vu une belle jeune fille, serrant des livres dans ses bras, traverser la rue devant son cabinet.

Elle portait une robe blanche, avait une taille élancée, des manières élégantes, un visage gracieux et une brillante chevelure cascadant sur ses épaules.

Elle apparaissait devant ses yeux tels qu'une fée égarée dans le monde des rêves.

Depuis ce jour là, il avait pris l'habitude de regarder dans la rue à l'heure de son retour de l'école, il ne cessait de penser à la fée à la robe blanche.

Il l'aimait, mais il ignorait qui elle était, où elle habitait. Il n'était pas à la page, parce qu'il avait été absent pendant de longues années à l'étranger pour ses études.

Il s'adressa donc à son infirmière qui lui apprit que cette fée était du quartier. Elle s'appelait Tran ThuVan, fille du proviseur du Lycée de la province.

Bien qu'il ait entendu depuis longtemps parler de cette beauté, il ne se doutait pas qu'elle habitait si près de chez lui.

Ses parents furent au comble de la joie d'apprendre qu'il aimait ThuVan. Son père tout heureux, lui dit:

- Tu sais, la famille de cette jeune fille et la nôtre sont très liées. Un de ces jours nous irons les voir pour que tu fasses connaissance de leur fille.

L'occasion fut les dix-huit ans de ThuVan auxquels Hoang et ses parents avaient été conviés. Il y avait beaucoup d'invités et une foule de soupirants gravitaient autour d'elle.

Ses parents, se rendant compte qu'il y avait de très nombreux prétendants, s'empresent de prendre les devants.

Ils entretinrent Monsieur Tran, séance tenante, de l'amour profond, tenace que leur fils vouait à sa fille.

Monsieur Tran en fut très heureux :

- Le docteur, dit-il, en accordant son attention à ma fille, nous fait un très grand honneur. Toutefois, veuillez patienter. Je demanderai à ma fille son avis et je répondrai au docteur Vo Hoang.

Peu de temps après, Hoang recevait une lettre de Monsieur Tran par laquelle il regrettait beaucoup que sa fille déclinât sa demande en mariage, son cœur ayant déjà son élu.

ThuVan s'était mariée, mais Hoang restait un amoureux impénitent. Surtout depuis que Thy avait disparu subitement. Et bien que la famille eût répandu la nouvelle que Le Thy était allé faire ses études à l'étranger, Hoang n'y accordait aucun crédit. Cela pour plusieurs raisons, dont la plus significative était cet air malheureux qu'il remarque chaque fois que ThuVan déambulait dans la rue, devant chez lui.

Le jour où, appelé d'urgence auprès de ThuVan évanouie il lui avait annoncé qu'elle allait avoir son premier bébé, il avait bien vu que son bonheur laissait transparaître sa mélancolie.

Mieux encore la tristesse évidente des Tran, ce jour-là, avait renforcé la suspicion de Hoang à l'égard du départ de Thy.

Peu de temps après la naissance de VanLong, et pendant l'absence de Thy, lorsque survint sa deuxième grossesse qui ébranla l'opinion publique, Hoang ne s'en étonna pas outre mesure. Il était tout à fait convaincu que Thy n'était pas parti à l'étranger, qu'il tournait dans le pays et que le deuxième enfant de ThuVan était bien de son mari.

Cependant il n'arrivait pas à tirer au clair la raison pour laquelle Thy ne vivait pas avec sa femme. Par amour-propre? Ne voulait-il pas vivre aux dépens de sa belle-famille? Serait-il parti avec les communistes?

Cette dernière question se bousculait constamment dans sa tête. Et plus il soupçonnait Thy d'être parti avec les communistes, plus il aimait ThuVan.

Le jour où, dans la salle d'attente du docteur Tu, ThuVan été malmenée par ses clientes, Hoang en avait tellement souffert qu'il avait haï tous les habitants de la ville. Il voulait aider ThuVan à s'écarter de cette société, mais il ne savait comment s'y prendre car elle était mariée.

Aujourd'hui il venait d'être, une fois de plus, témoin qu'elle avait été tyrannisée par les enfants. Pris de compassion, il voulait lui conseiller de quitter Mytho et d'aller vivre ailleurs.

Mais en quelle qualité, à quel titre pourrait-il se permettre une telle suggestion?

Aussi pendant qu'il reconduisait ThuVan chez elle, avait-il beau se creuser la cervelle, il ne trouvait pas d'issue.

De son côté ThuVan ne pouvait imaginer l'amour que Hoang lui portait.

Ils étaient restés muets. Ce n'est qu'en arrivant devant sa maison que ThuVan dit:

- Merci Docteur, de m'avoir accompagnée chez moi. Si vous voulez bien, je vous invite à prendre une tasse de thé avec moi.

Hoang ne déclina pas l'invitation et la suivit dans la cour:

- Je ne vous dérange pas, au moins?

Elle secoua la tête en souriant. Hoang devinait que, au fond de son cœur, elle devait être très chagrinée, bien que ce sourire charmant, épanoui sur ce visage angélique, fût étonnamment beau!

Fasciné, Hoang la regardait, extasié. Qui eût pu penser que cette figure gracieuse recélait une grande tristesse?

Il ressentait un profond sentiment de compassion pour cette belle jeune femme dont la vie était si durement éprouvée. Il poussa un faible soupir.

ThuVan, marchant près de lui et ayant entendu ce soupir s'étonna, leva les yeux... Leurs yeux se rencontrèrent.

Voyant les yeux de Hoang débordant d'amour, elle se sentit embarrassée, baissa la tête et avança rapidement. Brusquement Hoang lui saisit la main et très doucement l'appela:

- ThuVan! Est-ce que je pourrais devenir un ami loyal?

- Vous savez bien, Docteur, que toute la ville me déteste. Ne craignez-vous pas qu'on se dresse contre vous si vous vous montrez gentil avec moi?

Elle avait posé cette question d'une voix chargée d'amertume. Alors Hoang la regarda droit dans les yeux:

- Même si le monde entier est contre moi, je serai votre ami, à condition que vous y consentiez.

Ces ardentes et sincères déclarations de Hoang émouvaient ThuVan. Leurs mains se serraient l'une dans l'autre légèrement.

Hoang avait la sensation que ce serrement était un consentement. Tout heureux, il disait:

- Maintenant que nous sommes devenus amis, vous ne m'appellerez plus docteur. Pouvez-vous m'appeler Hoang?

- Si vous me le permettez, oui, docteur!

Riant de bon cœur:

- Encore? Docteur?

ThuVan se mit à rire aussi. Côte à côte et joyeusement, tous les deux entrèrent dans la maison.

ThuVan le fit asseoir dans le salon et alla directement à la cuisine ordonner à Nga de préparer le thé.

Elle revint au salon avec deux assiettes garnies de gâteaux. À l'improviste elle trouva sa mère en pleine conversation avec Hoang.

Craignant que Hoang ne relate à sa mère qu'elle avait été maltraitée par les enfants, ThuVan dit très vite:

- Maman, tu sais, j'étais devant la maison lorsque le docteur est passé. Alors je l'ai invité à prendre une tasse de thé avec nous.

Hoang regardait ThuVan comme pour implorer son pardon et disait:

- J'ai déjà rapporté à votre mère tout ce qui vous est arrivé et à quoi j'ai assisté, car j'avais l'intention de l'exhorter à vous laisser quitter cette ville. Je ne savais pas que vous vous y prépariez.

Faisant signe à sa fille de s'asseoir, Madame Tran dit:

- Ce n'est pas la peine que tu me caches quoi que ce soit. Même si le docteur ne m'avait rien raconté, un jour ou l'autre je l'aurais appris.

ThuVan s'assit face à Hoang, posa deux assiettes de gâteaux devant lui et dit:

- Veuillez, s'il vous plait, docteur, goûter ces gâteaux. Vous m'en direz des nouvelles. C'est moi qui les ai faits.

Hoang, mi-sérieux, mi-enjoué, dit en riant:

- Ecoutez, si vous persistez à m'appeler «Docteur» je ne mangerai, ni ne boirai.

- Alors je... vous invite, Hoang.

En prononçant son nom, ses joues rosirent et la rendirent plus belle que jamais.

Hoang n'osant pas la contempler longtemps, se tourna vers Madame Tran:

- J'ai un cousin avocat à Saigon. Il s'occupe aussi d'immobilier. Si vous avez l'intention de louer ou d'acheter quelque chose pour votre fille à Saigon, je lui demanderai de s'en occuper.

Madame Tran était visiblement enchantée:

- Il n'y a rien de mieux, docteur; voulez-vous nous accorder votre aide. Ainsi je n'aurai pas besoin d'aller à Saigon demain.

- Oui! Quand mon cousin me fera savoir qu'il a trouvé quelque chose, vous irez voir. Et si vous jugez que la chose vous convient, vous ferez les formalités d'achat en même temps.

ThuVan, très contente, était émue:

- Je vous remercie bien sincèrement, Hoang! Vraiment beaucoup.

Hoang riait:

- Vous n'avez pas besoin de me remercier. Attendez! Plus tard, quand vous aurez votre «home» à Saigon, si j'ai l'occasion d'y aller, je ne manquerai pas de venir vous trouver. Et quelques gâteaux, une tasse de thé, comme aujourd'hui, me suffiront largement.

À cet instant Nga arriva avec un plateau en argent. ThuVan versa le thé dans les tasses, en offrit une à sa mère, une autre à Hoang.

En riant elle dit:

- Seulement je crains d'être trop pauvre recevoir dignement un docteur.

Hoang s'esclaffa:

- Quant à moi, je crains seulement que vous ne me grondiez: «regardez-moi cet homme, direz-vous, têtue, effronté qui rapplique constamment ici et demande que je lui serve des gâteaux, du thé... Mon Dieu! Qu'il est casse-pied! Qu'il est énervant, oh, la la...»

Madame Tran, voyant Hoang rire, plaisanter joyeusement, regrettait soudain que sa fille ait jadis décliné la demande en mariage du docteur. Elle s'assombrit aussitôt.

Ne voulant pas que sa fille et leur invité s'aperçoivent de sa tristesse, elle se leva:

- Docteur, dit-elle, restez bavarder avec ma fille. Je dois aller à la cuisine préparer le repas du soir. Si rien ne vous en empêche, je vous convie à partager le dîner avec nous.

Hoang déclina l'invitation:

- Merci beaucoup, Madame. Ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui mes parents m'attendent.

- Dans ces conditions je n'ose pas insister.

ThuVan attendait que sa mère eût disparu à l'intérieur pour se confier à Hoang:

- Je veux partir d'ici, d'une part, parce que les habitants de cette ville ne me laissent pas vivre tranquille; d'autre part je voudrais avoir une vie indépendante, ne plus vivre aux dépens

de mes parents. Mais voilà, je n'ai malheureusement pas de métier. Je me demande, avec mon bachot, comment j'arriverai à trouver un travail quelconque?

Hoang réfléchit un moment, puis tout heureux dit:

- Mon cousin, l'avocat, a beaucoup de travail. Bien qu'il ait déjà une secrétaire, rien ne l'empêche d'en avoir deux? La meilleure solution serait que je lui suggère d'engager une aide secrétaire. Allez à Saigon! Vous aurez tout de suite du travail. Soyez-en persuadée.

Tant de certitude faisait rire ThuVan:

- Vous êtes bon, vous êtes gentil avec moi. C'est entendu! Mais vous n'allez tout de même pas obliger votre cousin à l'être également avec moi? Il a déjà une secrétaire. Certainement il n'a pas besoin d'une autre.

- J'exigerai qu'il vous accepte. S'il refuse, eh bien, je lui dirai qu'il ne compte plus sur moi pour soigner les siens en cas de maladie.

Après avoir proféré ces menaces, Hoang rit aux éclats. Il voulait blaguer avec ThuVan, il savait bien que son cousin avait une grande affection pour lui. Dès qu'il connaîtrait la situation de ThuVan il se mettrait en quatre pour l'aider.

ThuVan savait que Hoang plaisantait. Mais au fond, il était charmant, spirituel. Aussi, bien qu'elle ne fût pas gaie, ThuVan ne pouvait s'empêcher de rire.

La mine resplendissante, elle demanda avec une pointe de plaisanterie:

- Est-ce qu'un docteur sait aussi menacer les gens ?

Prenant un air grave:

- Comment? Vous ne savez donc pas qu'on a peur dix mille fois plus de la seringue que du fusil?

- Qui a peur de la seringue plus que du fusil? Je ne le crois pas.

- C'est vrai que vous ne le croyez pas? Ecoutez! Si vous avez un petit enfant qui pleure continuellement, menacez-le de façon suivante: «Arrête-toi de pleurer, sinon le docteur te piquera avec sa seringue et te fera très mal». Vous verrez. Il aura peur et n'osera plus pleurer. Par contre, si vous l'intimidez comme ceci: «ne pleure plus, sinon le soldat, avec son fusil, te tirera dessus». Le gosse n'aura pas peur du tout.

L'assertion de Hoang donnait à ThuVan une envie folle de rire. Cependant, gardant son sérieux, elle dit:

- Il paraît qu'on forme des médecins pour intimider les petits enfants, alors! Plus tard, si mon petit pleure, je lui dirai: «ne pleure plus, sinon le docteur Vo Hoang te fera une piqûre». Je suis certaine qu'il n'osera jamais pleurer.

Hoang, rapidement, secoua la tête:

- Non! Ce n'est pas possible. Si vous dites cela, les gosses ne sortiront plus dans la cour quand je viendrai vous voir. Et je ne pourrai plus savourer votre thé! Je vous en supplie! Ne vous servez pas de moi pour effrayer vos enfants. C'est dangereux. J'ai offert un stratagème qui s'est retourné contre moi.

L'expression de Hoang fit rire ThuVan, Hoang rit de même et vida sa tasse de thé d'un seul trait.

Soudain un enfant pleura. Madame Tran, avec VanLong dans les bras, descendit de l'étage. Elle remit son petit-fils à sa mère en disant:

- C'est l'heure de son repas.

Sachant que ThuVan devait s'occuper de son fils, Hoang se résigna à se lever et à prendre congé de ses hôtes.

N'ayant pas encore mangé, VanLong continuait de pleurer bien qu'il fût dans les bras de sa mère.

ThuVan embrassa son fils et dit en élevant exprès sa voix pour taquiner Hoang:

- Ne pleure plus, mon amour! Sinon le docteur Vo Hoang va te piquer et te faire très mal.

VanLong, n'ayant que douze mois, ne comprenait rien; tenaillée par la faim, sa jolie petite bouche criait de plus en plus fort.

Hoang s'éloigna en hâte, dans la rue il se retourna pour dire:

- Ma seringue ne peut pas intimider votre fils!

ThuVan, son fils dans les bras, le suivit du regard. Son incomparable sourire continuait de fleurir sur ses lèvres.

Ce sourire, ces lèvres, figeaient Hoang sur place.

L'ombre s'inclinait déjà vers l'ouest, cependant il avait l'impression que le jour ne faisait que commencer. Tout, dans la nature était joie, beauté et fraîcheur.

Et le firmament, du bleu vira tout à coup au rose.

* * *